

Marjane Satrapi, le noir et blanc de la liberté

Autrice de bande dessinée et cinéaste, Marjane Satrapi est morte ce jeudi à 56 ans. Cette immense artiste iranienne a changé une histoire de famille, de guerre et d'exil en œuvre mondiale, sans accepter les assignations.

PROTRAIT

PIERRE-YVES WARNOTTE

Elle avait l'art rare de rendre l'Histoire lisible sans la simplifier. La révolution iranienne, la guerre Iran-Irak, l'exil, la police des mœurs, la peur, la nostalgie : chez Marjane Satrapi, tout cela tenait dans une case et un silence ; une répartie cinglante et une silhouette noire sur fond blanc. C'est ainsi que *Persepolis*, publié de 2000 à 2003, est devenu plus qu'une bande dessinée autobiographique : un livre de mémoire se doublant d'un roman d'éducation politique. Véritable antidote aux regards paresseux.

Née en 1969 à Rasht, élevée à Téhéran

dans une famille cultivée, laïque, politique, envoyée adolescente à Vienne, revenue ensuite en Iran avant de s'installer en France en 1994, Satrapi a fait de sa vie une matière, jamais un argument d'autorité. Dans *Persepolis*, la jeune Marjane ne demande pas au lecteur de compatir. Elle l'installe à table, au milieu des parents, des grands-mères, des oncles, des colères, des disques interdits, des blagues, des enterrements. L'Iran cesse alors d'être un bloc. C'est un pays peuplé de gens. Souvent plus grand que la vie.

Son père lui glisse ainsi le *Matérialisme dialectique* de Marx, en BD, sous la couette ; son oncle Anouche, avant d'être exécuté, lui offre un petit cygne sculpté dans la mie de pain de son cachot. Elle avait dix ans. La tragédie, chez Satrapi, n'est jamais seulement un mot chargé d'un passé très lourd. Elle a une forme, un objet qui défie les régimes les plus oppressants.

Contre l'exotisme

Le succès a été mondial, sur le fond mais aussi sur la forme. *Persepolis* a contribué à faire entrer la bande dessinée dans l'âge adulte du grand public. Avec son noir et blanc frontal, Satrapi a produit une clarté qui n'a rien de naïf. La simplicité graphique a pu accueillir des situations moralement inextricables.

A ceux qui cherchaient la clé de son universalité, elle répondait par Tolstoï : « Si tu veux parler de l'universel, parle de ton village. » Le village, chez elle, c'était la famille et le quartier ; le corps féminin assigné au voile, les rues de Téhéran por-



tant des noms de cimetières ; la peur de courir derrière un bus parce que cela fait remuer les fesses. Mais aussi le rire. Elle n'a pas seulement raconté l'Iran aux Occidentaux. Elle leur a retiré le confort de leurs clichés. « Il faut que l'imaginaire sur l'Iran change », disait-elle, agacée par ces films de festival où il faut une colline, un âne et de l'exotisme. Son œuvre répondait par des villes et des femmes savantes, des enfants insolents, des familles contradictoires.

Ce mot, humain, était son arme la plus sûre. Pour le film *Persepolis*, l'animation permettait de garder « l'abstraction du trait » et d'éviter que cette histoire soit celle de « gens lointains ». La partie la plus exotique du film, disait-elle, c'était Vienne. Elle refusait le faux récit du choc des cultures. « La culture, c'est un vocabulaire mondial », disait-elle. Quand ce vocabulaire manque, on plaque « musulman », « terroriste », « Orient » sur des vies particulières. Satrapi rappelait que « la connerie » aussi est internationale.

La liberté, pas l'étiquette

Elle se disait parfois « hyperpère », mais personne ne s'est moins laissé discipliner. Petite, elle n'était pas un mouton. Adulte non plus. Après *Persepolis*, *Broderies* et *Poulet aux prunes*, elle aurait pu exploiter sa marque. Elle a fait l'inverse. Elle est passée au cinéma, adaptant *Persepolis* avec Vincent Paronnaud, Prix du jury à Cannes en 2007 et nommé aux Oscars, puis *Poulet aux prunes*, *The Voices*, *Radioactive*. Pourquoi une artiste iranienne devrait-elle parler éternellement de voiles, de mollahs ?

Dans un entretien à *El País* en 2020, elle disait se poser deux questions devant une décision difficile : « Est-ce que ça va me tuer ? » et « Vais-je aller en prison ? » Le reste n'était que du bonus. Satrapi n'était pas une artiste « engagée » au sens mollasson du mot. Elle avait des valeurs, oui, mais ne voulait pas que l'œuvre soit réduite à une belle petite démonstration.

Elle détestait le voile, disait-elle, parce qu'il transforme la femme en « objet sexuel » à cacher. Mais, au nom des droits humains, elle ajoutait qu'elle se battrait pour que les femmes puissent le porter si elles le souhaitent. Toute Satrapi est ici résumé : anticléricale, mais pas liberticide ; féministe et allergique aux poses ; politique et hostile au prêt-à-penser. Ses parents lui avaient offert « ce qu'il y a de plus beau dans la vie : la libre pensée ». Elle ne l'a jamais rendue.

Le haut-parleur d'un pays

Depuis la mort de Mahsa Amini en 2022, l'Iran était redevenu chez elle un foyer brûlant. Elle avait coordonné *Femme, Vie, Liberté*, livre collectif réunissant artistes, chercheurs et journalistes, publié aussi en persan et gratuitement accessible aux Iraniens. Elle y voyait une « brigade internationale » culturelle. Non pour parler à la place de ceux qui risquent leur vie, mais pour amplifier leur voix. « Nous pouvons être le haut-parleur, c'est tout », disait-elle.

Elle considérait ce soulèvement comme une révolution féministe soutenue aussi par des hommes, portée par une génération instruite, connectée. En janvier 2025, elle a refusé la Légion d'honneur pour dénoncer ce qu'elle considérait comme l'hypocrisie française vis-à-vis de l'Iran. Le geste n'était pas une posture contre la France. C'était une manière de lui demander d'être fidèle à ce qu'elle prétend incarner.

Marjane Satrapi laisse moins une image qu'une méthode. Raconter sans réduire, en combattant un régime sans essentialiser un peuple. Ses proches ont écrit qu'elle était « morte de tristesse », un peu plus d'un an après la disparition de son mari, Mattias Ripa. La formule est plus intime que médicale. Mais elle résonne avec ce qu'elle n'a cessé de rappeler : derrière les grands mots, les régimes, l'exil, les identités, il y a toujours une vie particulière, un corps, un amour et au final une perte. Satrapi a mis l'Iran en noir et blanc pour que le monde cesse enfin de le voir en noir ou blanc.

Marjane Satrapi aura fait du noir et blanc une langue universelle pour raconter l'Iran, l'exil et la liberté sans jamais les réduire à des slogans. © PHOTO NEWS.

Peut-on mourir de tristesse ?

Pas au sens romantique d'un cœur qui « lâche » simplement parce qu'il souffre. Mais un choc émotionnel majeur peut déclencher un syndrome de Takotsubo, dit « du cœur brisé » : le muscle cardiaque se sidère brutalement, avec douleurs thoraciques et symptômes proches de l'infarctus. Le plus souvent, on récupère, mais des complications graves, parfois mortelles, existent. Le deuil est aussi associé à une hausse mesurable du risque de maladie et de mortalité, surtout après la perte d'un conjoint, via le stress, le sommeil, l'inflammation, les troubles du rythme ou le relâchement des soins. Dire « morte de tristesse » n'est donc pas un diagnostic médical. C'est une image intime qui peut recouvrir une réalité biologique : le chagrin extrême pèse sur le corps. P.-Y.W.

M
MORY SA
DÉMÉNAGEMENTS
morymoving.com

DÉMÉNAGEZ EN TOUTE CONFIANCE

Depuis plus de 60 ans, Mory SA vous accompagne avec professionnalisme, sérénité et bienveillance.




DÉMÉNAGEMENTS
RÉSIDENTIELS


DÉMÉNAGEMENTS
PROFESSIONNELS


LOCAUX DE STOCKAGE
SÉCURISÉS


SERVICE COMPLET
& PERSONNALISÉ

Partout en Belgique et à l'international



Mory SA Déménagements
SOIGNIES
NATIONAL ET INTERNATIONAL
065 22 12 50
www.morymoving.com

